



« Viens, vois et entre dans la danse ! »

La communauté interculturelle entre tension, promesse et *kairos*

>>> NNAEMEKA ALI, O.M.I.

LE NUMÉRO que vous tenez entre les mains (ou regardez à l'écran) est bien plus qu'un simple recueil de témoignages sur l'interculturalité. Il nous présente une Église en mouvement, façonnée par des rencontres qui, à la fois, déstabilisent, transforment et même ouvrent des chemins inattendus. Les récits qui le composent révèlent que la diversité culturelle n'est jamais une réalité univoque, car elle suscite des tensions, laisse entrevoir des promesses et, parfois, devient un véritable *kairos*, un temps favorable où l'Esprit nous surprend. Ces trois mots – tension, promesse et *kairos* – ne décrivent pas des étapes successives, mais plutôt trois manières de reconnaître ce qui se passe lorsqu'une communauté accepte réellement de se laisser transformer par la rencontre avec l'autre.

Dans cette analyse, nous réfléchissons à partir d'une lecture croisée des expériences présentées dans les textes précédents. Pour ce faire, nous nous inspirons

de la dernière phrase de Diane Bélanger, qui nous paraît prophétique : « Viens, vois et entre dans la danse ! » Cette invitation se révèle encore très évocatrice lorsqu'on la lit en parallèle d'une autre image qu'elle évoque au début de son texte. En reprenant le refrain de la chanson *Ebony and Ivory* de Paul McCartney et Stevie Wonder – « Ébène et ivoire vivent ensemble en parfaite harmonie, côte à côte sur le clavier de mon piano » –, elle nous rappelle que l'harmonie ne naît pas de l'effacement des différences, mais de leur juste accord. Les deux séries de touches – noires et blanches – demeurent distinctes ; pourtant, c'est précisément leur différence qui rend la musique possible.

L'invitation à « entrer dans la danse » développe naturellement cette première image, car entrer dans la danse, c'est peut-être consentir, ensemble, à nous laisser conduire par l'Esprit. Personne n'a le monopole

Retour
à la table
des
matières

du rythme de cette danse, et personne n'en organise seul la chorégraphie. Mais chacun dépend de l'autre pour comprendre la nouvelle façon d'habiter le monde et de poursuivre le chemin de la vie. C'est peut-être là l'une des plus belles images de l'Église interculturelle que nous sommes appelés à bâtir dans les différentes régions du pays¹.

Mais pour mieux comprendre la nature « kairoïque » de cette rencontre, retournons au début mythique de notre continent, à l'ère préhumaine.

Une cérémonie de vie

Dans la cosmologie des Haudenosaunee, peuple autochtone de la région des Grands Lacs, s'étendant sur la frontière entre les États-Unis et le Canada, et comprenant les lacs Supérieur, Michigan, Huron, Érié et Ontario, l'institution de la cérémonie est née de la curiosité. C'était à une époque préhumaine, lorsqu'une jeune dame, Atahensic (*Sky Woman*, ou femme céleste), a tenté de regarder au-dessous du monde céleste². Fatiguée de la monotonie du monde céleste, Atahensic décida d'observer où menait le trou situé au pied de l'arbre de vie. En creusant, elle glissa et entama sa chute vertigineuse vers ce qui allait devenir notre planète.

Assistés par les outardes, les animaux marins ont collaboré pour lui offrir un refuge. Lorsque les outardes se sont lassées de la porter, la tortue a offert son dos à la femme céleste, tandis que les autres animaux plongeurs cherchaient de la boue au fond de la mer.



Photo : Pixabay.com

Après plusieurs tentatives, le rat musqué, à la surprise de tous les autres animaux marins qui n'avaient pas réussi à obtenir de boue au fond de la mer, a finalement réussi à en rapporter, même s'il est mort en cours de route.

La dame céleste, ayant ramassé cette boue attachée à la patte du rat musqué, s'est engagée dans les cérémonies de gratitude en vue de créer l'Île de la Tortue, c'est-à-dire la Terre. À présent, lorsque les Haudenosaunee célèbrent cette cérémonie, ils se remémorent cette chute qui a mobilisé tous les animaux. Ils évoquent également la coopération et la diversité qui ont marqué le commencement de cette cérémonie. Le souvenir de cet événement fondateur n'est donc jamais réduit à une simple évocation du passé, mais il devient une manière de renouveler aujourd'hui les liens qui unissent la communauté à la création et les membres de la communauté entre eux.

Ce récit n'est pas simplement une histoire ordinaire ; il s'agit d'un récit liturgique dans lequel les frères et les sœurs – les animaux et la terre elle-même – prennent part à une cérémonie de vie. C'est la raison pour laquelle la cérémonie a toujours fait partie intégrante de la vie des communautés autochtones, car « les anciens disent que la cérémonie est la manière dont nous pouvons nous rappeler de nous souvenir³ ».

Une mémoire, une identité

La communauté ne se contente pas de raconter une histoire, mais se laisse façonner par ce qu'elle célèbre. La célébration devient ainsi un lieu où une identité se reçoit, se transmet et se renouvelle.

Il ne s'agit pas ici de confondre la spiritualité des Haudenosaunee et la foi chrétienne. Ce récit nous offre néanmoins une clé de lecture particulièrement intéressante. L'objectif n'est pas d'établir une équivalence entre deux traditions religieuses, mais de reconnaître que chacune, selon sa logique interne, manifeste la puissance d'une mémoire célébrée. Dans les deux cas, la communauté ne se contente pas de raconter une histoire, mais se laisse façonner par ce qu'elle célèbre. La célébration devient ainsi un lieu où une identité se reçoit, se transmet et se renouvelle. C'est cette intuition qui nous permet maintenant de revenir à notre propre tradition liturgique.

L'Eucharistie, expérience de l'interculturalité

Cet aspect mémoriel de la cérémonie autochtone nous invite à aborder ce que nous vivons aujourd'hui dans les différentes églises du pays comme un rappel que nous sommes tous frères et sœurs dans le Christ. L'Eucharistie ne cesse de nous aider à découvrir cette réalité. Il existe à la fois une limite et une richesse dans une telle comparaison. Si les récits ne racontent pas la même histoire, ils nous rappellent néanmoins que la mémoire célébrée transforme toujours une communauté. C'est précisément à partir de cette intuition que nous pouvons revenir au cœur de la foi chrétienne.

L'Eucharistie, le mémorial du Seigneur qui rassemble, est aussi un des lieux où plusieurs communautés vivent l'interculturalité comme un défi. On s'entend sur le fait qu'à chaque fois que nous la célébrons, nous faisons mémoire de la mort et de la résurrection du Seigneur pour nous tous et toutes, indépendamment de nos cultures d'origine. Mais le lieu même où le Christ rassemble son peuple au-delà des frontières culturelles peut devenir celui où les différences se manifestent avec la plus grande intensité. Ce paradoxe

n'est pas un échec de l'Eucharistie, mais rappelle plutôt que la communion n'efface pas les tensions : elle les assume pour les transformer.

Ainsi, comme dans la spiritualité autochtone, nos célébrations ne sont pas seulement des rencontres occasionnelles ; elles ne se limitent pas à une culture ou même à une époque, mais s'étendent à toute la création. Comme le dit bien le saint pape Jean-Paul II dans sa lettre encyclique *Ecclesia de Eucharistia* (2003), l'Eucharistie n'est pas seulement le souvenir de la Pâque du Christ ; elle en rend le mystère réellement présent et fait participer l'Église au sacrifice du Seigneur (EE, 11-13).

Si l'Eucharistie est le mémorial du Christ, elle ne peut appartenir à aucune culture particulière. Elle rassemble des femmes et des hommes différents autour d'une même mémoire, qui n'est plus la leur, mais celle du Seigneur. C'est pourquoi Jean-Paul II peut également affirmer que, depuis la Pentecôte, l'Église poursuit son pèlerinage en vivant de l'Eucharistie. Dès son origine, elle naît de la diversité des peuples rassemblés par un même Esprit. Ainsi, l'interculturalité n'est pas une réalité nouvelle, mais elle appartient à l'expérience même de l'Église.

L'interculturalité, ADN de l'Église

L'Église naît de la diversité des peuples rassemblés par un même Esprit. Ainsi, l'interculturalité n'est pas une réalité nouvelle, mais elle appartient à l'expérience même de l'Église.

Si nous convenons que l'Eucharistie est intrinsèquement mémorial (anamnèse), qu'elle n'est pas seulement l'évocation d'un événement passé mais l'actualisation sacramentelle de cet événement, et qu'elle est « le sacrifice de la Croix qui se perpétue au long des siècles » (EE, 11), certains des défis évoqués par nos témoins apparaîtront sous un autre jour. Par exemple, l'un des témoignages évoque des interférences entre des intervenants provenant de divers horizons. Qui a le droit de faire entendre sa voix ? Qui a préséance ? De telles questions se déplacent dès lors que l'on réalise qu'indépendamment des différentes origines, le service à la communauté devrait toujours être rendu en vue de perpétuer la mémoire de la mort et de la résurrection du Christ.

« L'expérience des animaux dans le récit d'Atahensic peut mieux nous faire comprendre l'importance de la collaboration dans la construction d'une communauté de foi. Imaginez si des animaux avaient ignoré le désir du rat musqué d'apporter son aide ; si les outardes n'avaient pas secouru Atahensic lors de sa chute, ou encore si le rat musqué n'avait pas osé demander de

faire sa part de la recherche de boue. Malgré leurs différences de capacité, chacun, par un dialogue mutuel, a participé à cette aventure qui a donné naissance à la Terre. Comme dans une danse, personne n'impose seul le rythme ; chacun contribue, selon son charisme, à une œuvre qui le dépasse.

Cependant, dans l'Eucharistie, comme l'affirme le pape Jean-Paul II, la communauté priante, en s'unissant au Christ, devient un signe et un instrument du salut pour toute l'humanité (EE, 22). Une telle communion ne peut demeurer enfermée en elle-même. Elle appelle chaque communauté à accueillir les dons que l'Esprit suscite en chacun. Les témoignages réunis dans ce numéro en offrent des expressions concrètes.

Un apprentissage mutuel

C'est d'ailleurs ce qu'exprime bien Joanie Paquet-Letellier dans « Quand nos cultures se rencontrent, la commune-union se crée ». Dans son témoignage sur sa participation à la vie ecclésiale au nord-ouest de Québec, elle nous livre le récit de la naissance d'une nouvelle façon d'être Église. Dans son témoignage, le récit ne se raconte pas du point de vue de la limite qu'impose l'interculturalité, mais plutôt de la naissance d'une nouvelle manière de vivre la communion. C'est, en ses propres mots, une commune-union, c'est-à-dire une union qui dépend de la participation de chacune et chacun.

Cette expérience trouve un écho dans les témoignages de Daniel et de Martin Laliberté. Selon eux, la rencontre entre des personnes issues de cultures différentes constitue une source d'apprentissage mutuel. L'enjeu n'est pas d'effacer les différences, mais de discerner ensemble ce qui demeure au cœur de la foi – le mystère pascal et la prière de l'Église – pendant que les expressions culturelles s'échangent, se tempèrent et s'enrichissent. Ainsi, la pastorale ne consiste plus à gérer des groupes ethniques, mais à reconnaître et à partager des charismes.

Ici, la différence, au lieu d'être une limite, devient une force créant ainsi une mosaïque visible même chez les commerçants du milieu. Par-delà les accents des nouveaux arrivants et les autres particularités de leurs héritages culturels, il s'agit de faire communauté en étant attentifs à chaque membre de l'assemblée. En plus, comme l'exprime bien Rodhain Kasuba, les tensions qui existent quand deux cultures se rencontrent « ne doivent être ni ignorées ni masquées, mais plutôt accueillies comme un appel à apprendre à faire route ensemble ».

La tension ne disparaît donc pas ; elle devient un lieu d'apprentissage et c'est peut-être là que la promesse de l'interculturalité commence à prendre forme.

Dans le récit d'Atahensic, si les animaux avaient considéré la petite taille du rat musqué comme un défaut, ils ne lui auraient pas permis de participer à la recherche de la boue. De même, nos assemblées doivent ouvrir la porte aux nouveaux arrivants pour exprimer leurs talents. Nous devons apprendre des animaux à laisser la possibilité de participation à chacune et chacun, indépendamment de ce qui le différencie en propre (accent, habillement, coutumes, rapport au temps).

Une nouveauté transformatrice

Plusieurs communautés ont réussi à créer des occasions de célébration interculturelle enviables – à Montréal, à Québec, au Manitoba, à Toronto, à Winnipeg, etc. –, mais il n'en existe aucune qui n'ait connu un début difficile. Pourtant, elles ne se sont pas découragées, car elles comprenaient que derrière l'apparence complexe d'une relation interculturelle et intergénérationnelle se trouvait une nouveauté transformatrice. Car, comme le dit bien Kamil Khoukaz, « l'unité ne se construit pas du jour au lendemain. [...] Elle est le fruit d'un cheminement collectif, marqué par la patience, la persévérance et la prière, où chacun est appelé à s'ouvrir et à faire un pas vers l'autre ».

Le *kairos* ne se manifeste peut-être pas dans l'absence de difficultés, mais dans la grâce qui permet à une communauté de les traverser sans renoncer à la communion.

L'une des préoccupations fréquemment évoquées dans les témoignages est la crainte que les communautés d'accueil ne perdent le contrôle de l'Église aux mains des immigrants. Chaque changement, qu'il soit opéré par le prêtre venant d'ailleurs ou même souhaité par les nouveaux membres de la communauté, peut être interprété comme un changement des habitudes dans le village ou même comme un changement des repères créés par les anciens de la paroisse.

Pourtant, selon Deirdre Meintel dans « La diversité ethnique au sein de l'Église catholique au Québec », ce que les immigrants apportent à l'Église n'est pas la volonté de s'attacher à leur identité ethnique, mais plutôt celle d'appartenir à une communauté, à une fraternité et à un lieu d'accueil. La communauté religieuse, pour sa part, leur offre, selon l'explication d'Alessandra Santopadre, des enseignements et un

vocabulaire religieux qui constituent un cadre de sens pour les nouveaux arrivants. Cela leur permet de réinterpréter et de revaloriser les souffrances et épreuves associées au processus migratoire, telles que la séparation de leurs proches, les difficultés de communication, les tracasseries administratives, la déqualification, le chômage ou la discrimination.

Autrement dit, ce que les nouveaux arrivants recherchent, ce n'est pas d'abord la préservation d'une identité culturelle, mais la possibilité de trouver une famille spirituelle. C'est peut-être là que l'interculturalité révèle son sens le plus profond : non pas juxtaposer des cultures, mais faire naître une fraternité capable d'accueillir les dons de chacune.

Au fond, Diane Bélanger avait peut-être déjà tout dit. L'Église interculturelle ne se construit ni par l'effacement des différences ni par leur juxtaposition, mais en acceptant d'entrer dans la danse. Comme les touches d'ébène et d'ivoire d'un même piano, comme les animaux rassemblés autour d'Atahensic, comme les disciples réunis à la Pentecôte autour d'un même Esprit, nous découvrons que la communion ne naît pas malgré nos différences, mais à travers elles. Là où la tension est accueillie, la promesse peut éclore, et là où cette promesse est vécue dans la foi, un véritable *kairos* surgit. Alors seulement, l'invitation de Diane Bélanger cesse d'être une belle formule pour devenir un appel adressé à toute l'Église : viens, vois et entre dans la danse ! 

[Cliquez ici pour commenter cet article](#)



Photo de Hannah Barata sur Pexels

Notes

¹ NDLR : L'image évoque le titre de l'ouvrage de la théologienne anichinabée Eva Solomon, *Entrez dans la danse* (Novalis, 2025), qui porte sur le processus d'« interculturelisation » à la rencontre de la foi chrétienne et des diverses spiritualités autochtones. L'ouvrage a été présenté dans *Vivre et célébrer*, 256-257, printemps-été 2026, p. 70-71.

² George Mitchell, « *Walking with Sky Woman* », *Living Histories: A Past Studies Journal* 2/1 (2023).

³ Robin Wall Kimmerer, *Braiding Sweetgrass*, Milkweed Editions, 2013, p. 383.